

Cinquante soldats l'entouraient, trépignant de joie, faisant retentir la clairière de leurs cris de triomphe.

Du Cantel, livide, l'œil sanglant, poussa un rugissement formidable et fou de rage, sans calculer le danger, sans compter ses ennemis, il se rua sur la troupe.

Il était réellement terrible, car les premiers rangs reculèrent.

Mais la conscience de leur force ranima bientôt les plus lâches, et tous, s'excitant en agitant leurs armes, se jetèrent sur lui comme une trombe.

Du Cantel n'avait que son mousquet, dont il se servait comme d'une massue. Plus d'un crâne fut fendu. Mais, seul contre cinquante, il devait être bientôt écrasé sous le nombre.

CHAPITRE XXVIII

L'expédition du major de Vieuport.

Les deux compagnies de soldats désignés pour aller s'emparer de Du Cantel étaient arrivées, sur les indications du traître Lafouine, à la lisière du bois de Malau-nay.

Là le chef de l'expédition leur fit faire halte.

Le major de Vieuport appela à lui les deux officiers qu'on avait mis sous ses ordres.

—Je ne me fie pas du tout, leur dit-il, à ce paysan dont la physionomie n'a rien d'avenant. Il peut tout aussi bien nous trahir nous-mêmes, que trahir ses amis. Nous devons donc agir avec prudence. Je vais m'engager dans la forêt avec la première compagnie ; vingt-cinq hommes vont rester ici pour assurer nos communications avec Rouen ; une autre section me suivra à cinq cents toises de distance, pour garantir notre retraite et nous prêter secours au besoin, si nous étions attirés dans une embuscade.

« Quelques éclaireurs reliaient entre elles les trois troupes et battraient les taillis à droite et à gauche pour nous éviter d'être coupés et nous préserver de toute surprise.

Puis s'adressant à un sergent :

—Qu'on double la garde de ce paysan et à la moindre alerte qui dénoncerait sa trahison, qu'il soit impitoyablement massacré.

Lafouine n'avait nullement l'intention de tromper le major et sa troupe, et il désirait de toutes les forces de sa haine et surtout avec toute l'ardeur de son avarice, livrer Du Cantel, gagner les deux cents pistoles et se venger du grand Louis, de Gervaise qu'il supposait être retournés au rendez-vous de chasse.

Malgré cela, il était visiblement mal à l'aise et paraissait troublé ; aussi était-il entouré de visages sévères et de regards farouches.

Les deux soldats surtout qu'il avait arrachés à leur partie amoureuse et à leur gai festin, lui faisaient une mine féroce et murmuraient des menaces à le faire frémir.

Il cherchait à se rassurer, en se disant qu'en somme il était sincère, qu'il n'avait nullement l'intention de

mener les troupes à un guet-apens, qu'il n'avait sa conséquence rien à craindre.

Malgré cela il avait peur.

De quoi ?

De l'inconnu, du hasard, de la fatalité. Il était tout-ement d'une appréhension dont il ne découvrait pas l'origine et qui avait sa cause, moins peut-être dans les menaces des soldats, que dans les reproches de sa conscience qui lui faisait secrètement redouter un châtiment imprévu de son action scélérate.

Et puis qui sait si le grand Louis, qu'il avait menacé, n'avait pas deviné son projet ?

Qui sait s'il n'avait pas eu le temps de prévenir Du Cantel ?

Celui-ci serait alors sur ses gardes ; il pouvait préparer une embuscade et faire croire alors réellement aux soldats qu'il n'avait fait semblant de trahir que pour les amener dans un piège.

Toutes ces pensées, toutes ces appréhensions envahissaient tumultueusement son cerveau et le plongeaient dans la plus terrible anxiété.

Pour parer autant que possible à l'épouvantable éventualité qui le menaçait, il prit le parti de s'en ouvrir au chef de l'expédition.

—Monsieur le major, dit-il en s'adressant au baron de Vieuport, nous voici près d'être arrivés ; je crois qu'il serait temps de prendre vos précautions pour que notre homme ne nous échappe pas.

—Ah ! ah ! fit le major, voilà que déjà tu cherches, en cas d'insuccès ou de guet-apens, un prétexte pour faire excuser ta trahison.

—Je suis un bon serviteur du roi, monseigneur, et j'aimerais mieux perdre la vie que de trahir ses fidèles et vaillants soldats, comme vous êtes tous. Mais toute expédition, si habilement conduite qu'elle soit, peut échouer par un cas fortuit. Eh bien ! en ce moment j'ai peur...

—Tu vois bien que tu nous as menti, misérable ! mais tu n'y perdras pas...

—De grâce, monseigneur, écoutez-moi. Je vous disais que j'avais peur qu'on eût soupçonné l'acte que je viens d'accomplir et qu'on eût prévenu le Du Cantel.

—Qui donc ?

—Le grand Louis.

—Qu'est-ce que c'est que ça, le grand Louis ?

—Mon ennemi et un révolté que j'ai menacé.

—Tu as eu tort.

—Je le sais, mais il avait failli m'étrangler ce matin, dans les bois.

—T'étrangler ? pourquoi ?

—Parce que je ne voulais pas marcher avec les rebelles et que je voulais m'enfuir ; c'est un miracle que j'aie pu m'échapper de ses griffes.

—Tout nous commande la prudence, reprit le major après une minute de réflexion. Tu as peut-être raison, parle, je t'écoute.

—Et puis, reprit le traître ainsi rassuré et encouragé, le Du Cantel avait envoyé à Rouen plusieurs émissaires ; moi-même j'avais été désigné par lui pour aller chercher des vivres, et les deux pistoles dont vos soldats m'ont dépouillé m'avaient été remises pour que j'aie